



*Présentation générale. De l'objet spatial à l'effet géographique*

---



---

## Présentation générale. De l'objet spatial à l'effet géographique

---

■ *Bernard DEBARBIEUX*

### 1. Evidence et interpellations de l'objet spatial en géographie

La géographie pense volontiers à l'aide d'une collection d'objets spatiaux qu'elle appelle parfois, comme pour mieux souligner le rapport privilégié qu'elle construit avec eux, objets géographiques. Quand la géographie se veut monographique, l'objet en question est telle région ou tel pays, telle ville ou telle vallée, tel massif de montagne ou tel détroit, tel quartier, telle rue même parfois. Quand cette géographie se veut plus générale, elle porte sur des catégories d'objets qui ont semblé suffisamment évidentes pour fonder l'organisation du savoir disciplinaire en spécialités : géographie urbaine, géographie rurale, géographie régionale, géographie des frontières, etc., à l'aide d'une collection de mots dont quelques-uns des plus récurrents (région, pays, ville, etc.) ont déjà été cités.

Pourquoi parler ici d'objets spatiaux ? Ce sont des "objets" dans la mesure où il s'agit d'entités qui découlent du processus d'objectivation dans lequel toute forme de pensée s'investit pour individualiser et structurer la réalité dont elle propose une configuration. Dans cette perspective, les objets de la géographie savante sont des entités configurées par des procédures scientifiques, entités dont on attend qu'elles permettent de rendre compte des phénomènes observés dans le réel. Ces objets sont "spatiaux" dans la mesure où la géographie s'est durablement conçue comme un exercice de typologie et de structuration des formes et des agencements spatiaux essentiellement différenciés en fonction de leur nature, de leur complexité et de leur échelle : de la rue à la ville, de la place publique au géosystème, de la région au continent et au monde par exemple.

La géographie aime donc penser en termes d'objets spatiaux, mais elle le fait volontiers de façon implicite. En effet, elle a très souvent recours à des énoncés qui ne font pas la part des choses entre le réel décrit et le système d'objets qu'elle adopte pour décrire et interpréter ce même réel. Cette attitude participe de deux croyances différentes mais complémentaires qui relèvent toutes deux de ce que des philosophes ont parfois appelé le *réalisme naïf*<sup>1</sup> : croyance d'une part dans les pouvoirs de la méthode scientifique à dire la vérité telle qu'elle est ; croyance d'autre part dans l'idée que les objets tels qu'ils nous apparaissent sont des données qui existent dans l'absolu. Au sujet de la première de ces croyances, rappelons seulement, à la suite de nombreux philosophes de la connaissance comme Cassirer (1972) et épistémologues comme d'Espagnat (1981), que la représentation scientifique du monde n'est qu'une construction parmi d'autres, bien qu'elle se distingue des autres représentations par l'arsenal de méthodes et de critères de validation qui lui permettent de modéliser, de simuler voire de prédire des états apparents et intelligibles du réel. Arrêtons-nous par contre sur la seconde de ces croyances : si la géographie, comme toutes les autres sciences, doit faire son deuil d'une description du monde tel qu'il est vraiment, elle doit aussi penser son activité comme relevant moins de la découverte et de la révélation que de l'interprétation inventive et innovante. En d'autres termes, le monde n'est pas fait d'objets géographiques que la géographie aurait pour mission de découvrir, sous l'apparence parfois trompeuse des phénomènes ; il est fait de "choses" que le géographe compose en objets et en système d'objets dans le but d'en construire une connaissance. Contrairement aux croyances d'un certain positivisme scientifique, « *l'objet n'est donc pas objectif en soi* » (Cooley, 1926). Il est un symbole, un « *simulacre* »<sup>2</sup> qui permet de construire, dans un système de connaissances données, une représentation du monde tel qu'il apparaît, se reproduit et se transforme.

Certes l'attitude qui consiste à interroger leur vocabulaire et leur système d'objets n'est pas nouvelle chez les géographes. En témoignent, directement ou indirectement, un ensemble d'interrogations récentes : y a-t-il encore des "quartiers" ? Qu'est ce qui différencie aujourd'hui la "ville" de la "campagne" ? Peut-on encore parler de "Tiers-Monde" ? A-t-on encore besoin du "territoire" ? Ce type de questions vise trois objectifs différents ou combinés :

– Tantôt elles interrogent la capacité des mots et des catégories à correspondre encore à des réalités marquées par des changements significa-

tifs : quelle est la pertinence de la notion de quartier quand les pratiques de voisinage perdent en intensité dans les grandes villes occidentales ? Quel est l'intérêt de la notion de Tiers-Monde quand on assiste à l'effondrement du second monde, le monde communiste, et quand tous les indicateurs nous montrent la diversité fondamentale des économies et des sociétés de cet ensemble de pays ? De toutes les remises en cause, celle-ci est la moins téméraire puisqu'elle est principalement motivée par le souci de pérenniser cette adéquation entre le réel et les mots et concepts que la géographie élabore pour le dire.

– Tantôt elles organisent la critique des normes sous-jacentes aux termes et aux catégories utilisées ; elles suspectent alors une idéologie discutable de faire son œuvre par le biais d'un vocabulaire à l'apparence inoffensive. C'est dans cet esprit qu'ont été interrogées des catégories aussi diverses que "milieu naturel", "forêt primaire" ou "territoire ethnique". Cette interpellation fut l'œuvre notamment de la géographie critique, prompte à dénoncer le potentiel mystificateur des appellations les plus anodines, et des géographies dites post-modernes et post-coloniales qui excellent à semer le soupçon sur les procédures qui se veulent rationalistes et univoques. Cette remise en cause est assurément la plus critique de toutes ; mais certainement pas la plus constructive dans la mesure où elle ne contribue pas tellement à renouveler une épistémologie de la discipline.

– Tantôt elles visent à susciter un travail épistémologique et méthodologique pour rendre plus explicites les tenants et les aboutissants du processus de catégorisation dans le vocabulaire de la géographie. C'est la perspective qu'ont adopté certaines publications récentes sur la notion de montagne (Debarbieux et Gillet, 2002), de ville (Rivière d'Arc, 2001) ou de méditerranée (Bourguet, 1988 ; Sevin, 1999).

D'une certaine manière, ces questions constituent aussi l'expression en géographie d'une préoccupation qui traverse aujourd'hui l'ensemble des sciences sociales. En effet, elles témoignent de l'introduction d'une pensée réflexive sur la production scientifique et sur les conditions et les effets sociaux de cette production. Toutes ensemble les démarches initiées par ces interrogations visent alors à mieux expliciter l'outillage intellectuel par lequel ces sciences procèdent et, le cas échéant, à en contester la pertinence ou la légitimité.

Bien qu'il ne soit pas étranger à ces diverses interrogations, le présent ouvrage ne se donne pas pour objectif principal d'étudier les conditions et les

modalités de l'objectivation de l'espace terrestre par la géographie. Il ne s'agit pas principalement d'une réflexion sur la géographie comme discipline, ni sur le rôle de l'objet géographique dans la construction d'un savoir disciplinaire. Cet ouvrage s'intéresse plutôt à la construction collective des objets spatiaux, à la façon dont un collectif humain élabore un système d'objets susceptibles de guider les pratiques et les transformations de l'espace dans lequel ils prennent place. On y trouvera un éventail de travaux qui cherchent à identifier la place de la caractérisation symbolique (langagière, iconographique, etc.) des objets géographiques dans un ensemble de pratiques sociales et institutionnelles qui, *in fine*, transforment la réalité géographique elle-même. Au premier rang de ces pratiques sociales et institutionnelles figure l'aménagement, conçu ici comme une action visant à transformer un objet ou un système d'objets et les relations qu'il entretient avec son environnement. Dans ces conditions, la façon dont cet ouvrage problématise les objets spatiaux se place au cœur de l'analyse des processus par lesquels est organisé et se transforme l'espace géographique et non à la manière d'une réflexion critique ou épistémologique sur la discipline qui s'est largement définie en fonction de ce type d'objet.

Le vocabulaire et le système de connaissances élaboré par la géographie en tant que savoir scientifique ne seront donc pas centraux, ni étudiés pour eux-mêmes. Mais ils ne seront pas évacués pour autant dans la mesure où les objets adoptés par les sociétés modernes pour penser l'espace et agir sur lui ne sont pas indépendants de ceux dont se dotent certaines disciplines scientifiques, la géographie notamment. Aux questionnements critiques ou épistémologiques évoqués plus haut répond ici un questionnement sur les influences respectives des représentations savantes et des connaissances géographiques socialement partagées. Cette attitude justifie que nous parlions désormais d'objets géographiques pour qualifier les produits élémentaires de tout processus social d'objectivation de l'étendue terrestre. Ces objets sont géographiques non plus parce qu'ils ressortissent du lexique et d'un savoir faire disciplinaire<sup>3</sup>, mais parce qu'ils sont le fruit du rapport géographique que celui qui objective établit avec l'espace terrestre qu'il appréhende par ses actes et par sa pensée. Dans cette dernière formulation, le terme "géographique" qualifie une façon de faire référence à l'espace terrestre et aux entités que l'on y distingue pour en construire une représentation globale. On comprend rétrospectivement pourquoi nous avons préféré parler, au début de ce texte,

d'objets spatiaux pour désigner les phénomènes privilégiés d'analyse des géographes.

Dans ces conditions, le travail collectif des auteurs rassemblés dans cet ouvrage s'inscrit dans une perspective délibérément constructiviste. Il vise à éclairer certains processus de nature cognitive, langagière, sociale, culturelle ou encore institutionnelle, qui sont à l'œuvre dans l'élaboration d'une représentation objectivée de l'espace terrestre (la construction d'une connaissance géographique partagée). Au-delà, il cherche à évaluer les effets matériels et concrets de cette représentation objectivée d'un tel espace dans la différenciation et l'organisation de celui-ci (la construction d'un espace géographique partagé). Autrement dit, cet ouvrage explore quelques pistes susceptibles de nous aider à penser, d'une part, les rapports qui existent entre les procédés (désignation, catégorisation, production de représentations analogiques, etc.) et les formes (les objets) symboliques de l'objectivation géographique et, d'autre part, les modalités concrètes de l'intervention sur le réel géographique, les actions dans la mesure où ces dernières s'appuient sur l'ordre symbolique esquissé et le conforte. En cela, les perspectives de cet ouvrage sont proches de celles de Milton Santos quand il écrit que « *l'espace est formé par un ensemble indissociable, à la fois solidaire et contradictoire, de systèmes d'objets et de systèmes d'actions* » (Santos, 1997, p. 44) et quand il précise que « *les systèmes d'actions ne peuvent jamais être étudiés indépendamment des systèmes d'objets* » (idem)<sup>4</sup>.

En effet, il est important de préciser, afin de lever toute ambiguïté dans ce domaine, que les relations entre les dimensions symbolique et matérielle de l'objectivation géographique, entre "systèmes d'objets" et "systèmes d'actions" qui dessinent l'espace géographique, ne seront pas étudiées ici sur le mode d'une relation causale simple, qui subordonnerait le matériel au symbolique et l'action à l'objet, faute de quoi la présente analyse prendrait le risque de participer de la croyance en une détermination de la connaissance sur l'action que l'on cherche au contraire à dépasser. On emboîtera plutôt le pas d'un Bruno Werlen quand il écrit : « *the spatial arrangement of objects becomes relevant as a necessary condition and consequence of human action rather than a cause* » (Werlen, 1992, p. 143). On s'inspirera aussi du point de vue phénoménologique selon lequel la connaissance et les représentations sont intentionnelles, orientées par une finalité qui en conditionne non seulement l'usage mais aussi la forme. Autrement dit, les objets géographiques

tels qu'ils seront étudiés ici ne sont pas identifiés comme tels *in abstracto*, sans que cette identification ne soit conditionnée par un ensemble de besoins et de pratiques qui en définissent la pertinence. En d'autres termes, et pour résumer cette idée en une seule phrase, la dimension symbolique de l'objectivation n'est pas hors de l'action ni de l'intention, elle en représente une modalité et un moment.

Ainsi cadré, le projet qui est à l'origine de cet ouvrage mérite d'être développé et argumenté. Six propositions nous y aideront. Elles ont parfois valeur de postulat quand nous les empruntons aux corpus de la philosophie, de la linguistique et des sciences sociales. Elles ont parfois valeur d'hypothèses quand elles circonscrivent des questions géographiques que les textes de cet ouvrage travailleront.

## **2. Six formulations pour une problématique constructiviste des objets et du réel géographiques**

### *a) L'objet géographique comme symbole et comme agencement de prises*

Partons de l'idée, déjà évoquée plus haut, amplement développée par la philosophie, que nos représentations du réel sont d'une autre nature que le réel sur lequel elles portent. Les objets géographiques dont il sera question ici sont d'abord et avant tout des symboles jugés pertinents<sup>5</sup> pour appréhender un réel qui est rempli de "choses", mais sans objets a priori. Non que ce réel soit "informe" et homogène : il est assurément hétérogène, mais cette hétérogénéité ne préjuge pas des objets par lesquels elle sera appréhendée. On considèrera que le réel géographique offre un ensemble de « prises » comme les appelle Augustin Berque (1990), sur lesquelles les symboles de la cognition et de la représentation peuvent venir se caler. Les objets géographiques dont il sera question ici sont donc des symboles qui visent à rendre compte du réel tel qu'il est perçu et imaginé, appréhendé à l'aide des prises disponibles dans l'environnement.

La formulation peut sembler excessivement complexe pour dire quelque chose qui est, somme toute, relativement simple à comprendre. Mais l'exercice nous permet de mettre en place les pièces d'un puzzle interprétatif qui trouvera, nous l'espérons, toute sa cohérence à terme.

*b) Objets, langage et catégories*

L'individualisation des objets géographiques procède d'abord et avant tout par des actes de langage, et notamment, pour ce qui nous intéresse surtout ici, par des actes de nomination et de catégorisation. Car un objet ou une famille d'objets n'accèdent à une existence sociale que s'ils sont individualisés dans un acte de désignation langagière. En effet, il est désormais commun, au moins depuis les travaux d'Ernst Cassirer, de voir dans le langage un « médiateur de la formation des objets (...) le médiateur par excellence, l'instrument le plus important et le plus précieux pour la conquête et pour la construction d'un vrai monde d'objets » (Cassirer, 1969, p. 45). Le concept, tel qu'il s'exprime par le langage, oriente la perception ; il permet « d'imposer une forme aux impressions pour en faire des représentations » (Cassirer, 1972, p. 250). Avec lui, « nous substituons une détermination univoque et rigoureuse à une indétermination originaire et au caractère plurivalent du contenu représentatif » (Cassirer, 1977, p. 17).

La désignation lexicale est une des modalités par laquelle le langage organise un système d'objets. Elle procède à la fois par singularisation et par généralisation. La première rend possible l'individualisation d'un objet ; elle s'appuie volontiers sur des noms propres, à valeur spécifique. La seconde dessine des regroupements d'objets, des catégories<sup>6</sup> ; elle a recours à des noms communs, à valeur générique. Ces deux opérations d'individualisation et de catégorisation sont complémentaires. En effet, comme le remarquait déjà Aristote<sup>7</sup>, le monde est composé d'une telle quantité d'objets, d'êtres et d'événements que si nous devons les identifier et les nommer tous, nous serions vite confrontés aux limites de notre langage et de notre raisonnement. La seule façon de ne pas devenir "esclaves du particulier" tient à notre capacité de "catégoriser", c'est-à-dire de rendre équivalentes des choses différentes, en rapprochant ces objets, ces êtres et ces événements. Organiser les objets spatiaux singuliers en catégories et les identifier à partir de ces catégories constituerait une réponse imposée par les mécanismes de la pensée et du langage. La perception de notre environnement serait complémentaire à une activité de catégorisation qui subordonnerait une chose singulière à une catégorie : « chaque fois que nous percevons une chose comme une espèce de chose, nous sommes en train de catégoriser » (Kleiber, 1990).

Soit ! Mais comment procède-t-on à cette mise en adéquation du singulier et du générique, de l'individu et de la catégorie ?



Si l'on s'appuie sur l'ensemble de la littérature existante sur cette question, il apparaît que les sciences humaines et sociales étudient les procédures d'individualisation et de catégorisation de divers points de vue, selon qu'elles s'intéressent plutôt aux opérations logiques (Kleiber, 1990), aux savoir-faire cognitifs (Rausch, 1976), aux conventions ou aux formes d'interactions sociales (Fradin et al., 1994) qui les rendent possibles.

A défaut de présenter toutes ces problématiques et de détailler tous les enjeux théoriques et conceptuels de cette différenciation, hors de propos ici, on se contentera d'identifier les éléments de problématisation les plus utiles pour la compréhension du présent ouvrage, et notamment la question des inscriptions territoriales et celle des pratiques d'aménagement auxquelles il s'intéresse essentiellement.

– L'identification d'un objet à une catégorie procède moins par classification logique que par recherche de similitudes avec un prototype de cette catégorie. Bien qu'il n'y ait pas consensus à ce sujet, de nombreux travaux de logiciens et de psychologues semblent montrer que les opérations auxquelles un individu procède pour identifier ou reconnaître un objet qui se présente à lui ne relèvent pas d'une démarche de logique formelle qui consisterait à étudier si l'objet répond bien aux conditions nécessaires et suffisantes d'appartenance à une catégorie. En effet, si cette procédure est à l'œuvre dans l'élaboration des taxonomies et les processus classificatoires utilisés dans le domaine scientifique, il en est autrement pour des situations ordinaires. Les travaux d'E. Rausch (1976) suggèrent plutôt que les individus ont recours à des procédures de reconnaissance rapide de similarités globales : ils procèdent par comparaison entre l'objet à identifier et un prototype, représentation d'un objet singulier considéré comme emblématique de la catégorie. Cette procédure n'a certainement pas la rigueur des classifications scientifiques ; mais elle a l'avantage de l'efficacité et elle permet de prendre en charge quantité de conventions sociales, plus ou moins précises, qui interviennent dans l'exercice de catégorisation et dont on reparlera plus loin.

– L'exercice d'identification d'un objet et de subordination à une catégorisation est, pour reprendre les termes d'Umberto Eco (1999), une affaire à la fois privée et publique ; privée dans la mesure où les individus sont constamment amenés à devoir identifier, par la mobilisation silencieuse de prototypes<sup>8</sup> mémorisés, les phénomènes auxquels ils sont confrontés dans leur environnement ; publique dans la mesure où la définition des caractères

d'un prototype est affaire de conventions sociales et d'intersubjectivité ; publique aussi est la renégociation de ces conventions à la suite d'évènements qui rendent nécessaire une révision des catégories : Eco évoque ainsi longuement, et non sans humour, les révisions imposées par l'irruption dans le monde aztèque des chevaux espagnols, et de l'ornithorynque dans la communauté des naturalistes.

– Du point de vue des critères d'agrégation de leurs occurrences singulières, les catégories se différencient en deux types majeurs : les catégories à contenu essentiellement perceptuel et les catégories à contenu essentiellement conceptuel<sup>9</sup>. Un objet ne relève d'une catégorie conceptuelle et ne participe d'une réalité sociale en tant que telle que s'il existe une croyance partagée sur le rôle qu'il joue et les fonctionnalités qui sont les siennes.

Le clivage entre catégories perceptuelles et conceptuelles n'est donc pas aussi simple à établir qu'il y paraît au premier abord. Mais plutôt que d'y voir une source d'embarras logique ou sémantique, on peut s'appuyer sur ce constat pour en faire une piste de recherche : que se produit-il quand ces deux types de catégories complémentaires interfèrent l'un avec l'autre ? Deux textes de cet ouvrage traitent de cette question particulière : l'un (Debarbieux, pp. 197-220) montre que des espaces d'apparence très dissemblable, mais tous qualifiés, pour des raisons différentes, de "montagnards" ont été appréhendés, et façonnés, de façon similaire en raison de l'apparement que suggèrent leur commune désignation et leur rattachement à une même catégorie conceptuelle. L'autre (Sgard, pp. 37-54) montre à l'inverse qu'à un moment décisif de la constitution d'un savoir de géographie générale à partir des travaux de géographie régionale, le recours à un mode de désignation générique ("la montagne") induisait une attente forte, et pourtant déçue, pour la découverte de caractères partagés par toutes les occurrences de la catégorie.

– L'inscription d'un objet géographique dans une catégorie se conçoit selon deux méthodes, qui donnent lieu chacune à un type de description spécifique. Dans l'ouvrage cité plus haut, Umberto Eco oppose les descriptions de type encyclopédique aux descriptions de type dictionnaire. A l'aide de la première, on mobilise tout ou partie d'un ensemble de connaissances hétérogènes, produites et reproduites par des individus et des groupes très variés. Ce type de description peut recourir à des critères très variés (forme, qualité, valeur, couleur, statut, genre, etc.). La seconde, proche de la classification, repose sur un système logique d'indicateurs et d'oppositions validé par une démarche scientifique ou au moins taxonomique. Pour illustrer son propos,

Umberto Eco utilise précisément une illustration de type géographique, complémentaire à celle, animalière, dont il a fait le titre de son ouvrage : l'Ayers Rock, forme de relief remarquable située au centre de l'Australie, est généralement considéré comme une montagne, décrit et interprété comme tel (contraste paysager important, forte minéralité, caractère sacré, attractivité touristique et sportive, etc.) alors que les géologues et les géomorphologues n'y voient qu'un gigantesque rocher, lui déniaient les caractères d'une "vraie" montagne en se fiant à la conception scientifique dominante de la catégorie<sup>10</sup>. L'Ayers Rock est donc une montagne compte tenu de la description encyclopédique dominante ; il n'en est pas une du point de vue d'une description dictionnaire propre à un domaine de connaissances particulier, celui des sciences de la nature. On en retiendra que, la plupart du temps, l'usage ordinaire des catégories géographiques se soucie peu de définitions formelles ; les connotations (du genre "l'air de la ville rend libre" ou "la ville, c'est pollué") et les expériences passées y jouent un rôle plus grand que les indicateurs (de taille statistique, de morphologie, de fonctions polarisantes) auxquels les scientifiques ont plus volontiers affaire.

*c) L'objet spatial comme fait de culture – la catégorie spatiale comme élément de mise en ordre du monde*

Le développement qui précède conduit implicitement à l'idée que les catégories sont des faits de culture – ce que sociologues et anthropologues nous avaient appris depuis longtemps<sup>11</sup>. Elles prennent des formes langagières ; elles mobilisent des contenus descriptifs et interprétatifs ; elles rendent possible la construction de représentations du monde ; autant de traits qui en font d'indiscutables objets culturels.

Le rapport entre catégories et représentations du monde terrestre nous intéressera particulièrement ici. En effet, la catégorisation géographique permet d'inscrire dans un système de rapports (d'équivalence, d'inclusion, de similitude, etc.) tous les objets spatiaux identifiés : qu'un nouvel objet spatial survienne, à la manière de l'ornithorynque d'Umberto Eco, et la catégorisation toute entière se trouve interrogée. Ainsi les récentes interrogations relatives à la transformation des grandes périphéries urbaines des pays développés et à l'émergence d'espaces "intermédiaires", qui partagent les caractéristiques de plusieurs catégories définies antérieurement ont incité de nombreux auteurs à reprendre les descripteurs usuels de la ville et de la campagne, de l'urbain

et du rural, pour tenter de circonscrire ces nouveaux objets en émergence : les mots et les expressions “péri-urbain”, “rurbain”, “ville-pays”, “ville-territoire” ponctuent ainsi quelques-unes des tentatives de conceptualisation et de désignation de cette reconfiguration de ces catégories. Pour des raisons similaires, l’irruption des objets du patrimoine (Rautenberg, pp. 71-87) est le reflet et la cause d’une reconfiguration des systèmes d’objets, notamment du point de vue de leur capacité à porter une signification mémorielle et identitaire. Un autre texte de cet ouvrage (Mao et al., pp. 181-196) montre bien comment un objet singulier, les gorges du Verdon, a pu être inscrit, avec des contours et contenus fluctuants, dans différents ensembles de catégories et de systèmes d’objets géographiques ; cette variété s’exprime par les diverses “formes de développement” adoptées pour ce site ; elle reflète les types de pratiques et de représentations touristiques et, au-delà, les visions du monde dont étaient porteurs les différents groupes qui ont investi le lieu.

Cette organisation en systèmes cohérents d’objets, de catégories et de représentations globales, qui n’est pas sans rappeler ce que des auteurs américains ont proposé d’appeler des « *métagéographies* »<sup>12</sup>, invite à étudier les catégories d’objets géographiques au moins autant pour leur valeur analytique et référentielle (“la Picardie est une région”) que pour leur capacité à participer d’une vision du monde, d’une théorie ordinaire de l’organisation de l’espace terrestre.

Une autre implication du caractère éminemment culturel de l’exercice de catégorisation géographique concerne les façons de concevoir les collectifs territorialisés auxquels les individus se rattachent pour des raisons identitaires. L’association entre un groupe et un espace privilégié fait partie de ces façons très banales de concevoir de façon simultanée ordre social et ordre géographique. De ce fait, la description encyclopédique d’un objet géographique contient souvent des éléments humains, sociaux, culturels voire même raciaux ; inversement, une description comparable d’un groupe humain contient souvent des éléments paysagers ou environnementaux. Ce faisant, les objets géographiques participent de la construction des identités collectives, de l’auto-représentation des groupes sociaux (Poche, 1996). Nous en verrons un exemple dans une étude consacrée à l’ajustement des identités des touristes et des populations locales en vallée de Chamonix (Petit, pp. 89-114).

La notion de territoire constitue un outil précieux pour concevoir cette association et analyser la façon dont elle est conçue. Claude Raffestin

proposait de définir le territoire comme une « réordination de l'espace dont l'ordre est à chercher dans les systèmes informationnels dont dispose l'homme en tant qu'il appartient à une culture » (Raffestin, 1986). Pour se territorialiser, un groupe a besoin de concevoir un objet spatial singulier et de se concevoir par cet objet spatial, le chargeant de ce fait de significations nombreuses, complexes et vitales pour le groupe lui-même. C'est ainsi que l'on peut concevoir l'objet à la fois social, culturel et spatial qu'est l'Etat-nation : il se configure au rythme de l'évolution des représentations qu'un collectif se donne de lui-même et de son assise spatiale. Cet autre objet spatial qu'est la frontière (Velasco, pp. 55-67) possède des caractéristiques comparables : il s'agit d'une discontinuité objectivable et susceptible de faire l'objet de définitions "froides", comme dans le cas des frontières internationales ; mais il s'agit aussi pour la plupart d'entre nous d'une discontinuité qui instaure des clivages symboliques et des phénomènes d'identification (nous *versus* les autres) et d'appropriation (chez moi *versus* ailleurs) induisant des attitudes et des comportements différenciés entre l'en deçà et l'au-delà de la frontière. En cela, la frontière conçoit comme limite et contact territorial illustre particulièrement bien le double caractère topologique et sémiotique des objets géographiques conçus, si l'on suit Michel Serres dans sa critique de la « *théorie des bords et de la borne* », sur le modèle de la pensée cartésienne et de la cartographie nationale : « *plaisante vérité qu'une rivière borne. Les Pyrénées limitent, en deçà, au-delà, une variation brusque du pour et du contre, de la vérité à l'erreur. L'espace est bariolé, bigarré, il bifurque ici même du blanc vers le noir. C'est le coloriage des cartes. (...) A gauche du bord, la morale est telle ; à droite, elle est autre ; à gauche la parole est telle, à droite, elle est autre encore. L'espace est condition du sens et des valeurs, topologie sous sémiotique, l'espace local découpé en régions* » (Serres, 1980, pp. 49-50). Les objets s'ajustent les uns aux autres dans des systèmes qui sont à la fois topologiques et sémiotiques. Leur valeur sémiotique, et plus généralement culturelle, réside pour partie dans leur agencement topologique.

Cette perspective doit nous inciter à réfléchir aux objets spatiaux et aux catégories auxquelles ils sont attachés comme des phénomènes culturels complexes. Leur identification et leur extension réciproque et leurs qualités respectives sont largement conditionnées par les représentations du monde dont ils participent et par les systèmes de pratiques auxquels ils donnent sens.

Objets et catégories ne sont donc pas seulement des éléments de connaissance géographique, pas seulement des termes classificatoires dont la justification et la pertinence résideraient dans la pure abstraction de la connaissance.

*d) Enjeux sociaux des systèmes d'objets spatiaux*

La mise en relief de la nature fondamentalement culturelle des objets et des catégories pointe la relativité de la pertinence qui est la leur. Les systèmes d'objets sont multiples, chacun trouvant sa pertinence propre au sein du système culturel singulier qui l'engendre. La pluralité de ces systèmes de conventions fait que certains objets partagés en apparence, notamment quand ils sont identifiés à l'aide des mêmes signifiants, réfèrent de fait différemment au réel. La diversité des cultures géographiques, ordinaires et savantes, fait que nous n'objectivons pas le réel géographique de façon identique et que nous n'organisons pas nos représentations du réel à partir de catégories d'objets spatiaux strictement équivalentes, surtout si elles s'appuient sur des descriptions plus encyclopédiques que dictionnairiques comme nous l'avons suggéré plus haut.

Selon les cas, les similitudes sont parfois nombreuses, parfois réduites. Ainsi l'objet "île" fait probablement partie de catégories largement adoptées par des sociétés très diverses, peut-être en raison de l'expérience anthropologique de la discontinuité entre le terrestre et l'aquatique à laquelle il renvoie (Moles, 1992). Circonscrire les objets de cette catégorie repose sur des techniques similaires et conduit à des périmètres analogues, à quelques variantes près. Par contre les objets "ville", "montagne" et "quartier" sont appréhendés de façon très hétérogène selon les sociétés, les groupes sociaux et les lieux de résidence de chacun. De même, l'identification, le périmétrage et les descripteurs de l'objet "Europe" font l'objet d'innombrables interprétations et de discussions de grande portée politique, notamment quand l'actualité fait de "l'élargissement de l'Union" un sujet de débats et de controverses.

La culture scientifique a elle aussi ses systèmes d'objets dont les descriptions sont parfois proches (l'île), parfois éloignées (la ville) de celles des cultures ordinaires. Toutefois, dans les sociétés occidentales du moins, on ne peut plus considérer ces systèmes comme étant sans interférence depuis que le savoir scientifique est très largement diffusé et abondamment instrumentalisé par l'action publique, via l'expertise. Le texte de cet ouvrage consacré aux réseaux de villes (Fourny, Tesson, Piolle, pp. 141-159) est très instructif de

ce point de vue : on y comprend comment cette catégorie d'un nouveau genre a émergé de la convergence de représentations issues de la connaissance géographique et des pratiques institutionnelles locales. Dans le même ordre d'idée, les recompositions territoriales en cours en France constituent un étonnant terrain d'observation de cette "petite fabrique" des objets spatiaux par leur capacité à faire surgir de nouveaux objets et à invoquer des légitimités scientifiques diverses. A l'inverse, l'analyse diachronique de l'aménagement des Gorges du Verdon, entre le début et la fin du XX<sup>e</sup> siècle (Mao, Bourdeau, Corneloup, pp. 181-196) montre bien la difficulté d'ajustement, voire les incompatibilités auxquelles se heurtent les acteurs porteurs de représentations et de pratiques singulières (touristes, explorateurs sportifs, sociétés locales, collectivités territoriales, etc.) de l'espace correspondant.

L'identification et la qualification des catégories et des objets spatiaux constituent donc un enjeu social mais aussi politique. En effet, l'exercice même de la fonction politique requiert l'identification d'objets partagés tout en ménageant la variété des significations qui lui sont attachées. Le territoire national est l'un des ces objets, couplé à l'objet "frontière" qui contribue à sa configuration géographique (Velasco, pp. 55-67). Par ailleurs, l'affirmation politique de l'existence d'un objet territorial requiert généralement l'identification d'objets contenus dans celui-ci, qui composent avec lui un système cohérent. Cet ouvrage présente deux illustrations différentes de compositions de ce type : celui des objets du patrimoine local (Rautenberg, pp. 71-87) et celui de la régionalisation d'un Etat-Nation (Amilhat, pp.115-137).

*e) L'aménagement : la norme entre système d'objets et système d'actions*

Jusqu'à présent, ce texte de cadrage s'est principalement intéressé aux modalités logiques, cognitives et socioculturelles d'identification des objets et d'agencement des catégories géographiques. Or il vise à formuler quelques propositions qui vont au-delà ; des propositions relatives aux transformations matérielles de la réalité géographique, dont nous suggérons ici qu'elles sont guidées par un ajustement constant, jamais tout à fait stabilisé, entre le réel géographique et les systèmes d'objets que l'on se donne pour le penser. Ce long préambule vise donc un objectif et un seul : nous préparer à formuler quelques hypothèses sur les conditions et les modalités de l'action dans l'espace. Pour ce faire, on complètera notre puzzle conceptuel par des rappels relatifs à la dimension intentionnelle des représentations.

Pour commencer, on rappellera cette contribution essentielle de la phénoménologie qui permet de comprendre le caractère intentionnel des représentations. La production de représentations et des systèmes d'objets dont elles sont faites, a des finalités pratiques ; elle guide l'action et est, dans le même temps, motivée par elle. Elles font que chacun de ces objets, une fois désigné et circonscrit, une fois rapporté à une catégorie particulière, constitue un « horizon d'attente » (Ricoeur, 1985) qui oriente les pratiques des usagers de l'objet en question. L'identification et la qualification d'un objet peuvent donc agir comme autant d'invitations à adopter, dans l'usage qui en est fait, un certain type d'attitudes : le client d'une station touristique est censé inscrire ses pratiques dans un éventail de pratiques attendues qui vont de l'oisiveté à l'hyperactivité, de la consommation à la sociabilité débridée. On attend de l'usager d'un lieu de culte qu'il se conforme à des normes de comportement (posture et vitesse de mouvement du corps, volume de la voix, attitude envers l'officiant, etc.). De façon comparable, dans un environnement urbain, proclamer que l'on "est d'un quartier" suppose l'adoption d'un ensemble de comportements de sociabilité et de consommation.

L'identification et la qualification d'un objet suscitent aussi un ensemble d'attentes en matière d'intervention sur les attributs ou les composantes de l'objet. Il s'agit souvent de conformer un objet aux attentes qu'il suscite de par son identification à une catégorie. Nous ne sommes plus ici dans le domaine de l'usage *stricto sensu*, mais dans celui de l'aménagement. Considérer qu'une ville relève de la famille des métropoles internationales suppose que l'on y trouve un certain nombre d'équipements et d'activités. Ceux qui sont soucieux de conserver ou de conférer ce statut tendent à se préoccuper de la création ou du maintien de ces équipements et de ces activités. La création de l'opéra de Montpellier à l'initiative d'une municipalité soucieuse d'inscrire sa cité dans la classe des grandes villes françaises participait de cette idée. On trouve des exemples comparables de création d'objets urbains, à la fois attributs, indices et emblèmes, dans la stratégie d'internationalisation des municipalités lyonnaises et lilloises des années 1990 (Rosemberg, 2000).

L'aménagement est une pratique normative. S'y manifestent des idéologies et des modèles d'intervention qui réfèrent aussi bien sur les modalités de l'action que sur les types d'objets sur lesquels elle porte. Par ailleurs, une génération d'auteurs a montré que le savoir scientifique, quand il est mis au



service de l'action, participe de la formulation et de la mise en œuvre de ces normes ; la géographie, quand elle dérive vers le « *géographisme* » (Relph, 1981)<sup>13</sup>, a une longue expérience dans ce domaine (Olsson, 1975). On s'est moins intéressé jusqu'à présent au rôle des catégories d'objets spatiaux dans la formulation et la mise en œuvre de ces normes.

Une partie de cet ouvrage s'est attelée à la tâche. Deux contributions entièrement ou partiellement consacrées à des régions dites de montagne nous permettent de suivre les effets concrets des descriptions encyclopédiques de la catégorie (norme sémantique) dans l'adoption de modes de gestion paysagère et environnementale sous la forme de "parcs naturels" (type d'aménagement) : la première (Debarbieux, pp. 197-220) rappelle que le traitement paysager du premier des grands parcs urbains des Etats-Unis, Central Park à New York, modèle d'une génération de parcs aménagés dans les plus grandes villes du pays dans les décennies suivantes, avait mis en scène une conception du paysage montagnard conforme aux théories de l'esthétique picturale du moment. Ce modèle sera repris et amplifié dans le parc du Mont Royal à Montréal et rappelé au moment de décréter la création du plus grand parc naturel de l'est des Etats-Unis, le parc des Adirondacks. Dans ces trois exemples, liés les uns aux autres par une commune généalogie, l'aménagement en parc "naturel", urbain ou excentré, est conditionné par une certaine représentation de la montagne comme forme et milieu générique. Transposé en France (Mauz, pp. 221-239), le concept de parc naturel tarde un peu à se préciser ; les premières discussions relatives à ce type d'aménagement, encore nouveau en France, permettent un temps la conception et la défense d'options très différentes. Mais une fois institué peu après l'adoption d'une loi taillée sur mesure, le Parc National de la Vanoise sert de modèle pour les parcs suivants. Né d'un ajustement entre différentes conceptions originelles dont certaines venaient des Etats-Unis, il devient, dès le milieu des années 1970, le prototype d'une génération de parcs qui s'en écarteront peu dans les objectifs comme dans les formes. Dès lors, le parc naturel de montagne apparaît à la fois comme un concept de l'action et comme une catégorie d'objets qui accepte un nombre limité de variantes fortement liées entre elles.

Dans une perspective très différente, Emmanuelle Petit (pp. 89-113) montre comment un mode de commémoration adopté dans un premier temps par des touristes soucieux d'associer le souvenir de leurs séjours à l'image d'une montagne en miniature, est progressivement adopté par des généra-

tions de Chamoniards qui revendiquent un rapport privilégié avec la montagne environnante. Enfin, Marie Wozniak (Peano, Petit, Wozniak, pp.161-180) rappelle dans quelles conditions les stations de ski des années 1960 créées *ex-nihilo* dans les alpages de Savoie étaient conçues comme la déclinaison d'un modèle urbanistique et architectural fonctionnel qui a conservé sa force de référence tant que l'aménagement touristique des Alpes a reposé sur cette forme conceptuelle de développement. Inversement, dans le même texte, Jérôme Petit et Atilia Peano, étudiant deux régions touristiques des Alpes franco-italiennes, soulignent que l'objet "vallée", clairement identifié dans la toponymie et les pratiques langagières communes, s'avère un opérateur tantôt efficace quand il structure l'ensemble des représentations et des actions collectives comme à Chamonix, tantôt comme un descripteur d'importance secondaire quand il est concurrencé par d'autres objets – la ville et la station de sports d'hiver – dans le cas du Val de Suse. Bien que très différentes par nature, ces illustrations diverses traduisent le poids des normes aménagistes, urbanistiques et architecturales, quand ces dernières reposent sur une représentation partagée de la montagne dans laquelle ils s'inscrivent et à laquelle ces réalisations répondent.

On posera donc comme hypothèse commune à la plupart des textes de cet ouvrage que les catégories géographiques constituent autant de « *médiation de l'institution continue de la réalité géographique objective* », en empruntant cette formule à Louis Quéré (Fradin et al., 1994, p. 34) et en la spécifiant au type d'objets auxquels s'intéresse ce ouvrage.

*f) L'effet géographique*

La détermination réciproque de l'aménagement et de la catégorisation des objets géographiques est au fondement de ce que nous appellerons ici « *l'effet géographique* » : on propose de désigner ainsi le processus par lequel l'identification d'un objet spatial et son inscription dans une catégorie d'objets similaires rend possible et efficace le déploiement d'un ensemble d'actions concrètes sur la matérialité de cet objet ou de certains de ses éléments, actions qui tendent à conforter l'objet dans son statut.

Ainsi considérer qu'un parc national est, d'abord et avant tout, une réserve de nature a induit un ensemble d'opérations qui, en manipulant la matière (par exemple, le tracé de sentiers, l'édification de bâtiments), en orientant le système écologique correspondant (via, par exemple, la réintroduction

d'espèces disparues et la régulation des pratiques de chasse et de cueillette), ont infléchi la dynamique d'un système circonscrit par le périmètre réglementaire. Le tout à l'aide d'une expertise scientifique dont on attendait qu'elle formule les normes de la naturalité (Mauz, pp. 221-239).


Les actions concrètes sur la matérialité des objets géographiques relèvent tout autant de pratiques de construction que de conservation et de maîtrise de l'évolution des formes aménagées. En effet, la patrimonialisation d'objets urbains (Rautenberg, pp. 71-87) conduit aussi bien à des formes d'édification, de restauration que de conservation. Là encore avec le recours de l'expertise savante, garante de l'authenticité des dires et des faires d'acteurs, doublée cette fois d'une mobilisation populaire. Ces interventions sur la matière et les formes sont donc guidées par des actes de désignation et d'appropriation qui ensemble orientent la transformation des édifices. Les pratiques de la construction (maîtrise de la matière), de la culture (maîtrise du vivant) d'une part, et les pratiques de la conservation (maîtrise des processus de transformation des choses édifiées et cultivées) d'autre part composent ensemble l'éventail des actions susceptibles d'être déployées pour maîtriser la matérialité des objets spatiaux, les maintenir dans le statut qu'on leur reconnaît ou les faire évoluer vers un statut autre qu'on leur assigne.

L'identification et la qualification des objets et des systèmes d'objets spatiaux (processus symboliques) suscitent donc un ensemble d'actions sur la matérialité même des objets correspondants (processus que, par raccourci, l'on propose d'appeler "bio-physiques"). Parallèlement, un ensemble de processus bio-physiques indépendants de la volonté des promoteurs conscients ou inconscients de l'objet interfèrent avec le dessein et le système d'action de ces derniers. L'objet spatial est donc en tension constante : un ensemble d'actions motivées par la conception de l'objet visent en général à conformer le réel et ses manifestations sensibles à l'idée que l'on en a compte tenu du système d'objets par lequel on l'appréhende. Et en retour, un ensemble de transformations totalement indépendantes de la volonté humaine et parfois imperceptibles font évoluer le référent de l'objet, dans un sens qui peut être attendu ou redouté. L'effet géographique s'inscrit dans une mise en tension de ces intentions, de ces actions et de ces processus qui, tous ensembles, configurent et dénaturent à la fois les objets dont est fait l'espace géographique.

Il apparaît donc clairement que l'effet géographique ne relève pas d'un rapport de causalité, entre un mode de pensée et d'identification qui

s'inscrirait dans une dimension cognitive et symbolique d'une part, et des modes d'agir d'autre part. Supposer une interaction, des tensions, nécessite de s'intéresser plus précisément aux processus de l'action et aux fonctions qu'y tiennent les « *effets géographiques* ». Ces différentes fonctions repérables nous semblent bien montrer que l'effet géographique ne représente pas un produit, ni de la pensée, ni de l'action, ni même de leur relation, mais une condition et une modalité de l'action. Pour le dire autrement, l'effet géographique marque dans une certaine mesure la réussite sociale et institutionnelle d'un objet spatial (Fourny, Tesson, Piolle, p. 141-160). Sous l'influence de cet « *effet géographique* », de cette convergence d'un système de pratiques et d'actions, l'objet adopté par consensus se trouve métamorphosé dans le sens d'une individualité accrue. Son objectivation contribue à produire la réalité singulière de son référent<sup>14</sup>. Une dynamique qui, dans le même temps, reconfigure une entité spatiale en tant qu'objet et en fonction de ses relations avec les autres objets.

C'est à l'analyse de la co-détermination de ces représentations géographiques et de ces actions localisées, de l'espace différencié à l'aménagement qui accentue la différenciation, en passant par les prises que procure l'environnement et les opérations symboliques d'objectivation et de catégorisation, que se sont attelés les auteurs de cet ouvrage. Les contributions éclaireront tantôt un aspect restreint, tantôt l'ensemble de ces co-déterminations, à l'aide d'études de cas ou de réflexions générales. En attendant que ces matériaux et ces interprétations permettent de construire une théorie de « *l'effet géographique* » qui constitue un horizon en soi.



## Notes

---

1. A. Lalande définit ainsi le réalisme naïf : « croyance de sens commun qui admet, sans critique, l'existence d'un monde d'objets matériels et de sujets conscients, avec lesquels la connaissance est dans un rapport mal défini, conçu soit comme la saisie directe de choses ou d'êtres différents du sujet, soit comme un rapport analogue à celui d'un portrait et de son modèle » (Lalande, p. 894).

2. Selon Ernst Cassirer, on doit cet usage de ce mot à Heinrich Hertz pour qui la connaissance scientifique consiste à « forger des 'symboles, ou des simulacres internes' des objets extérieurs d'une nature telle que les conséquences logiques de ces symboles soient elles-mêmes les images des conséquences nécessaires des objets naturels qu'ils reproduisent » (Cassirer, 1972, p. 15)

3. En cela, nous ne suivons pas la piste ouverte par les auteurs qui veulent que les objets géographiques soient d'abord et avant tout étudiés du point de vue de l'objectif de connaissance et des méthodes de la géographie : « un objet géographique est quelque chose qui a une dimension dans l'espace, qui met en jeu des lieux, et qui est étudié par le géographe » (Brunet, 1992, p. 323).

4. A condition de considérer que les objets en question sont ceux des acteurs et non, ou pas seulement ceux, des géographes. Or il semble bien que Santos n'a pas recours à ce distinguo, essentiel dans le présent ouvrage.

5. Les critères de pertinence sont ceux en fonction desquels se différencient les formes de connaissance de l'espace terrestre ; ceux de la production scientifique ne sont pas ceux du monde social qui privilégie le caractère pratique des objets identifiés et leur capacité à participer à une auto-représentation du sujet, individuel ou collectif, qui se représente (voir pour l'ensemble de cet énoncé (Cassirer, 1972) et sur ce dernier point, les contributions de la sociologie, notamment Poche, (1996)).

6. Parmi tous les termes utilisés en sciences humaines et sociales pour désigner le processus qui nous intéresse, nous avons retenu ceux de catégorie et catégorisation, au détriment de classe (classification) et de type (typification). En effet, tout comme L. Quéré (Fradin et al., 1994, pp. 3-34), nous pensons que la première de ces notions est plus à même de rendre compte des processus sociaux et cognitifs par lesquels les groupements d'objets sont concrètement réalisés.

7. On trouvera dans Bruner (1956) une bonne synthèse des analyses que les philosophes et les logiciens ont consacré à ce sujet depuis l'Antiquité. Parmi les auteurs les plus récents, Alfred Schutz, une des principales figures de la phénoménologie sociale, désigne cette même nécessité d'organisation cognitive et lan-

gagière quand il écrit : « *Nous n'éprouvons pas le monde comme une somme de données des sens, ni comme un agrégat de choses individuelles isolées les unes des autres, sans aucune relation entre elles. Nous ne voyons pas des tâches colorées et des contours, mais plutôt des montagnes, des arbres, des animaux, en particulier des oiseaux, des poissons, des chiens, etc.* » (Schutz, 1966, p. 125). Plus récemment encore, Umberto Eco écrit : « *Nous n'avons que peu de noms et peu de définitions pour une infinité de choses singulières. Le recours à l'universel n'est donc pas une forme de la pensée mais une infirmité du discours. Le tragique vient de ce que l'homme parle toujours de façon générale de choses qui sont toujours singulières* » (1999, p. 29).

8. Eco préfère parler de « *types cognitifs* ». Dans le même ordre d'idées, un spécialiste de psychologie de la perception, Niesser, postulait l'existence de schémas cognitifs (1987) conçus comme des systèmes d'expectative fondés sur des expériences antérieures et orientant la perception de l'objet par un individu.

9. Pour une présentation détaillée de ce distinguo, voir Conein (1998). Je remercie André-Frédéric Hoyaux de m'avoir signalé ce texte.

10. Sur ces définitions multiples de l'objet "montagne", voir dans cet ouvrage (Debarbieux, pp. 197-220).

11. On pense en particulier aux travaux fondateurs de E. Durkheim et M. Mauss (1902-1903) et C. Levi-Strauss (1962), et à la synthèse de M. Segaud et F. Paul-Lévy (1990).

12. Que les inventeurs du mot définissent comme « *a set of spatial structures through which people order their knowledge of the world: the often unconscious framework that organize studies of history, sociology, anthropology, economic, political science and even natural history* » (Lewis et Wigen, 1997, p. IX).

13. « *It is a form of determinism, but unlike environmental determinism, which maintains that we are products of our setting, this is theoretical determinism and maintains that we should be determined by our theories about the ideal arrangements of cities, roads and industries* » (Relph, 1981, p.139).

14. Cette formulation n'est pas étrangère à celle qu'employait Pierre Bourdieu quand, à partir de l'exemple de la famille, il s'interrogeait sur l'efficacité sociale des catégories. Il écrit que les catégories « *contribuent à faire la réalité qu'elles évoquent* » parce qu'elles animent un « *véritable travail d'institution* » (Bourdieu, 1993).

## Références bibliographiques

---

- BERQUE A. (1990), *Médiance : de milieux en paysages*, Montpellier, GIP Reclus.
- BOURGUET M.-N. dir. (1988), *L'invention scientifique de la Méditerranée*, Paris, Editions de l'EHESS.
- BRUNER J. (1956), *A study of thinking*, New York, Science Editions.
- BRUNET R., FERRAS R. et THERY H. dir. (1992), *Les mots de la géographie*, Montpellier, GIP Reclus.
- CASSIRER E. (1969), "Le langage et la construction du monde des objets", in *Essais sur le langage*, Paris, Minuit, (traduction de l'original de 1933).
- CASSIRER E. (1972), *Philosophie des formes symboliques*, Paris, Minuit, 3 tomes (traduction de l'original en allemand de 1924).
- CASSIRER E. (1977), *Substance et Fonctions*, Paris, Minuit (traduction de l'édition en allemand de 1910).
- COOLEY Ch. H. (1926), "The Roots of Social Knowledge", *The American Journal of Sociology*, vol. 32, 1, pp 59-79.
- DEBARBIEUX B. et GILLET F. dir. (2002), *Mountain Regions : a Research Subject ?*, Bruxelles, Editions de la Communauté Européenne.
- D'ESPAGNAT B. (1981), *A la recherche du réel*, Paris, Presses Pocket.
- ECO U. (1999), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.
- FRADIN B., QUERE L. et WIDMER J. dir. (1994), *L'enquête sur les catégories*, Paris, Editions de l'EHESS.
- KLEIBER G. (1990), *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- LALANDE A. (1988), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 16<sup>e</sup> édition.
- LEVI-STRAUSS C. (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- MOLES A. (1992), "Essai de nissologie", *L'Espace Géographique*, 4, pp. 281-289.
- OLSSON G. (1975), *Birds in Eggs*, London, Pion Limited.
- POCHE B. (1996), *L'espace fragmenté. Eléments pour une analyse sociologique de la territorialité*, Paris, L'Harmattan.

- RAFFESTIN C. (1986), "L'écogenèse territoriale", in AURIAC F. et BRUNET R., *Espace : jeux et enjeux*, Paris, Fondation Diderot.
- RAUSCHE. (1976), "Principles of Categorization", in RAUSCHE. and LLOYD B.B. Eds, *Cognition and categorization*, Hillsdale, L. Erlbaum, pp 27-48.
- RELPH E. (1981), *Rational Landscape and Humanistic Geography*, London, Croom Helm.
- RICOEUR P. (1985), *Temps et récit*, Paris, Seuil.
- RIVIERE D'ARCH. dir. (2001), *Nommer les nouveaux territoires urbains*, Paris, Unesco/Editions de la MSH, coll. Les mots de la ville.
- ROSEMBERG M. (2000), *Le marketing urbain en question: production d'espace et de discours dans quatre projets de villes*, Paris, Anthropos.
- SANTOS M. (1997), *La nature de l'espace*, Paris, L'Harmattan.
- SCHUTZ (1966), cité par FRADIN B., QUERE L. et WIDMER J. dir. (1994), *L'enquête sur les catégories*, Paris, Editions de l'EHESS.
- SERRES M. (1980), *Hermès V, le passage du nord-ouest*, Paris, Minuit.
- SEVIN O. dir. (1999), *Les méditerranées dans le monde*, Amiens, Artois Presse Université.
- WERLEN B. (1992), *Society, Action and Space*, London, Routledge.